



Fig. 10. Roman trivalve vaginal speculum, from Asia Minor. Röm.-Germ. Zentralmuseum, Mainz. (Photo: R. Jackson).

Articoli/Articles

GALIEN ET LA MAUVAISE MALADE

DANIELLE GOUREVITCH  
École Pratique des Hautes Études, Paris, F

SUMMARY  
GALEN AND HIS BAD FEMALE PATIENTS.

*Why is the relationship between Galen and his female patients particularly difficult?*

Tout médecin d'aujourd'hui est bien convaincu qu'il existe dans sa clientèle de *bons malades* et de *mauvais malades*, même s'il ne prend pas toujours la peine d'expliciter ces notions. Les premiers veulent guérir, sont dociles et coopératifs, ils aiment leur médecin. Les seconds désobéissent et prennent mal leurs médicaments, surtout s'ils ont mauvais goût ou procurent des effets secondaires désagréables; ils doutent de leur médecin et lui tiennent tête, ils sont ravis de le mettre dans son tort et de le faire entrer en rivalité avec des confrères; souvent même ils le quittent et pratiquent le papillonnage médical.

Galien avait cette double expérience; il considérait qu'il n'y a pire malade que le médecin malade; dans le *De sanitate tuenda*, il s'en explique:

*Un certain nombre de ceux qui écrivent des préceptes d'hygiène, ou qui, sans écrire là-dessus, donnent au moins des conseils, seraient absolument incapables de se préserver eux-mêmes des maladies; et ensuite, lorsqu'on se moque d'eux, en leur disant ceci ou cela, ou en leur expliquant le vers: S'il soigne les autres, le médecin est lui-même couvert de plaies les uns disent que c'est à cause de leur travail ininterrompu, les autres conviennent qu'ils sont malades du fait de leur intempérance. Mais, à mon*

Key words: Galen - Women - Relation patient-physician

*avis du moins, l'excuse qu'avancent ces derniers est bien plus grave que l'accusation qui pèse sur eux<sup>1</sup>.*

Le médecin-malade trichera et mentira, cela lui paraît inévitable (sauf, bien entendu, dans son propre cas!).

Mais Galien avait d'autres mauvais malades dans sa vaste clientèle et il s'en plaint dans de pittoresques récits de cas, qui, tous, mettent en valeur ses talents. Parmi ces patients difficiles, il y avait des femmes et c'est leurs histoires que nous allons examiner: d'abord pour le plaisir un peu indiscret d'entrer dans leurs vies, mais aussi en essayant de comprendre en quoi leur sexe a compliqué la relation malade-médecin, rendu difficile le diagnostic au sens moderne et par conséquent empêché ou perturbé la thérapeutique.

La première de ces dames<sup>2</sup> ne voulait pas qu'on s'occupât d'elle car elle avait quelque chose à cacher; amoureuse, elle souhaitait qu'on ne sût rien de sa situation; elle préférait qu'on la laissât tranquillement souffrir de son amour<sup>3</sup>. Mais rien n'arrête jamais Galien quand il a décidé de s'emparer d'un cas! Or cette femme

*dépérissait sans qu'aucune partie de son corps fût apparemment atteinte, et je découvris non seulement qu'elle était amoureuse, mais encore de qui elle l'était; et tout à l'heure je dirai comment je fis cette découverte<sup>4</sup>.*

En fin ce compte l'illustre médecin est en effet appelé, on ne sait trop par qui d'ailleurs: à parcourir ces cas, le lecteur a souvent l'impression que n'importe quelle personne de *bonne volonté* (et l'on sait qu'ici la volonté bonne et la volonté mauvaise se conjuguent souvent) peut indiscrètement intervenir. Donc, poursuit notre auteur,

*...je fus appelé pour examiner une femme qui, dit-on, ne dormait pas la nuit et changeait constamment de position dans son lit. Je constatai qu'elle n'avait pas de fièvre; je me renseignai sur tout ce qui était arrivé et qui, à notre connaissance, peut provoquer l'insomnie. Elle me répondait à peine ou même pas du tout, comme pour me montrer qu'il était vain de l'interroger; finalement elle me tourna le dos, s'enveloppa tout entière dans les couvertures qu'elle avait entassées et, en plus, se cacha la tête sous un petit voile de Tarente comme quelqu'un qui veut dormir.*

*Quand je la quittai, j'estimai qu'elle souffrait pour l'une ou l'autre de deux causes possibles: ou bien elle souffrait d'un état mélancolique de l'humeur; ou bien elle avait un chagrin qu'elle ne voulait pas avouer.*

*Je remis au lendemain une investigation plus poussée là-dessus. Dès mon arrivée la servante de service me fit savoir qu'il était impossible de la voir à ce moment-là. Je revins une deuxième fois, et l'on me tint le même discours. Je revins une troisième fois: la servante me dit de m'en aller, car la femme ne voulait pas être dérangée.*

*Comme je sus qu'après mon départ elle s'était baignée et avait mangé à son habitude, je revins le lendemain. J'eus avec la servante une conversation privée sur toutes sortes de sujets et je compris avec certitude qu'un chagrin la déchirait. La cause exacte de ce chagrin, je ne la sus que par hasard, ce qui, à mon avis fut aussi le cas pour Érasistrate.*

*En effet, quand j'eus compris que cette femme n'avait aucune affection somatique mais qu'elle souffrait d'un ennui psychique, il se trouva qu'à l'occasion de la visite au cours de laquelle je l'examinais, cette suspicion se trouva renforcée: quelqu'un se présenta qui rentrait du théâtre et qui dit qu'il avait vu danser Pylade. Son regard et le teint de son visage changèrent; j'observai cela, je pris son poignet, et je m'aperçus que son pouls présentait toutes sortes d'irrégularités, ce qui indique un trouble de l'âme. La même chose arrive à ceux qui font une compétition quelconque. Dès le lendemain, je dis à l'un de ceux qui m'accompagnaient d'arriver après que je sois moi-même entré et que j'aie examiné la malade, et de m'annoncer que Morphos dansait ce jour-là. Il annonça la nouvelle, et je constatai que le pouls était calme.*

*De la même façon, le jour suivant, je fis annoncer une nouvelle à propos du troisième danseur, et son pouls resta calme. Une quatrième fois, un soir, je fus particulièrement attentif lorsqu'on annonça que Pylade dansait; je constatai que son pouls se troublait immédiatement par rapport à divers critères; et je découvris ainsi que la femme était amoureuse de Pylade. Les jours suivants, j'y donnais toute mon attention et ma conclusion se trouva confirmée<sup>5</sup>.*

En somme, Galien a traqué une insomniaque qui ne lui avait rien demandé; il lui a malgré elle arraché le secret de ses amours interdites qu'elle n'a jamais confessé. Ne pouvant pas dialoguer réellement avec la malade qui se méfie de lui, pour compléter ses intuitions, il s'adresse à ses proches, ou plus exactement à des esclaves, qu'il met dans une situation très embarrassante. Il ne dit d'ailleurs pas qu'en possession du secret il va pouvoir enfin soigner la malheureuse. La femme de Justus est une mau-

vaise malade certes, mais Galien est-il ici médecin ou policier? Car jusqu'à un certain point la bonne méthode est la même dans les deux arts: on verra la personne autant de fois qu'il le faudra, avec une curiosité que rien n'arrêtera; on l'examinera et on la réexaminera; on ne se laissera pas rebuter par les affronts; on interrogera l'entourage; on poussera les domestiques à trahir; on utilisera des *trucs* qui feront que le sujet se coupera. La déontologie médicale paraît ici un peu entamée par ce véritable harcèlement que l'homme fort fait subir à la faible femme! Et le jeune assistant a bien dû se rendre compte que l'enseignement de la déontologie et de la discrétion que lui donnait par l'exemple le maître de Pergame n'était pas conforme aux principes hippocratiques.

La deuxième patiente que nous avons retenue était incontestablement malade; elle se faisait d'ailleurs sagement soigner, mais, par pudeur ou par entêtement, elle répugnait à se confier à un médecin-homme. C'est pourtant une très grande dame, certainement cultivée et instruite, la femme de Boéthos, qui nous est connue tant pour son propre cas, gynécologique, que pour celui de son fils, le jeune Cyrille. C'est l'intervention du mari qui va provoquer la venue de Galien. L'histoire est un peu longue, mais elle mérite d'autant plus d'être entièrement rapportée qu'elle pose un problème diagnostique qui n'est toujours pas résolu.

*En effet, la femme de Boéthos était atteinte de ce qu'on appelle un flux féminin. Elle commença par avoir honte d'appeler les médecins en renom, dont déjà, aux yeux de tous, il était clair que je faisais partie; et elle confia son sort à ses habituelles sages-femmes, les meilleures de la ville.*

*Comme rien n'y faisait, Boéthos nous rassembla tous et nous consulta pour savoir ce qu'il fallait faire. Comme on était tombé d'accord de tout faire selon la thérapeutique établie par Hippocrate et par les meilleurs médecins qui lui succédèrent, Boéthos voulut que je me montrasse fréquemment aux femmes qui prenaient soin de son épouse; que j'examinasse les composants des remèdes destinés aux différentes parties, tout en gardant à l'esprit le projet global, à savoir essentiellement celui d'assécher non seulement les parties de la matrice, mais aussi l'ensemble du corps. A savoir aussi celui de soumettre les parties féminines à des onctions astringentes. C'est ce que je fis.*

*Mais comme, sous l'effet de ce traitement, son état de santé se détériorait*

*manifestement, nous fûmes tous, comme il était naturel, bien embarrassés; et, tandis que nous cherchions un autre mode de traitement auquel passer, personne n'en trouva par le raisonnement, et l'expérience n'en suggéra aucun qui pût être plus efficace que le traitement sur lequel les meilleurs médecins étaient tombés d'accord.*

*Là-dessus, il apparut un gonflement à l'abdomen de la malade, qui faisait tout à fait penser à celui qui apparaît chez la femme enceinte. Ce gonflement, certaines des femmes qui prenaient soin d'elle crurent qu'il était effectivement dû à une grossesse. Mais, parmi les médecins qui d'autre part l'assistaient, nul ne fut de cet avis. En effet, les traces d'évacuation du flux féminin qui apparaissaient chaque jour allaient contre cette opinion.*

*La servante qui en avait la responsabilité et que nous savions parfaitement capable lui faisait tout ce qu'on fait à une femme enceinte, et en particulier lui donnait un bain quotidien. Or, une fois qu'elle se trouvait dans la première salle de bains, une douleur terrible la saisit, telle qu'il s'en produit habituellement chez les femmes en couches; et une humeur d'aspect aqueux se répandit en telle quantité que la malade fut emportée évanouie hors des bains.*

*Ses femmes appelaient et poussaient des cris, mais aucune d'elles ne lui frictionnait ni les pieds ni les mains ni la bouche du ventre qu'on appelle habituellement estomac. Par hasard, je me trouvais devant la porte extérieure des bains, j'entendis les cris, je me précipitai à l'intérieur. Ayant vu qu'elle était évanouie, je m'emparai d'un onguent à base de nard et lui frictionnai l'estomac, ordonnant aux femmes qui se trouvaient là de ne pas rester plantées à pousser de vains hurlements, mais aux unes de lui réchauffer les mains, aux autres les pieds, à certaines de présenter à ses narines des substances odoriférantes. Alors rapidement nous la fîmes revenir à elle.*

*La sage-femme se réjouit vivement que le ventre se réduisît du fait de l'évacuation, non pas tant parce qu'elle s'était trompée en croyant que la patiente allait accoucher, mais parce que, elle qui connaissait bien sa partie, elle s'était élevée contre nous qui n'avions pas confiance en le traitement fixé.*

*Chacun de nous se demandait quoi faire, personne n'osant continuer de soigner la malade selon le projet précédemment adopté ni non plus passer à une autre méthode. Mais une nuit que je pensais à ce cas, il me vint l'idée que voici: le jour où, comme je l'ai dit, elle s'était évanouie, et où j'avais dit aux femmes qui restaient là plantées, en train de crier, qu'elles n'étaient d'aucun secours, je m'étais emparé d'un onguent au nard et mis à frictionner la bouche de l'estomac et les hypochondres. Or, je me rappelai que j'avais senti dans ces régions une telle mollesse des muscles des hypochondres que, bien qu'ayant d'abord décidé un massage plutôt bru-*

tal, je renonçai à masser fort par crainte de lui faire ici ou là des marques livides en frottant sa chair.

Pour employer une comparaison convenant parfaitement, toute la région des hypochondres me fit penser à du lait qui est en train de cailler pour se transformer en fromage mais qui n'est pas encore vraiment caillé.

Nous avons tous décidé de continuer à agir, pour la diminuer, sur l'humeur excessive de sa maladie, de type humide, et de trouver une méthode de traitement qui ne se contentât pas d'assécher mais qui réchauffât en même temps, pour éviter de laisser s'épuiser son corps qui avait un tempérament excessivement humide.

Et en particulier, là-dessus, pendant l'été, nous essayâmes d'obtenir un effet contraire à sa nature, en la faisant s'étendre dans du sable de mer, bien chaud.

Et, en réfléchissant que l'erreur particulièrement commune que les médecins commettent chaque fois à l'égard de la plupart des maladies, c'est d'éliminer l'humeur en excès, mais en négligeant d'éviter que se reproduise une situation analogue chez le malade ainsi purgé, je décidai que le principe général du traitement serait de donner très peu de boisson, de frictionner l'ensemble du corps, de faire des onctions préparées de la façon suivante: non pas avec un mélange de poix et de résine, mais avec du miel et seulement du miel, cuit longuement puis mis à refroidir jusqu'à environ la chaleur de l'eau de source en été.

Mais il valait mieux, je le savais, la débarrasser à travers la peau de l'humidité excessive, et en même temps guider cette humeur vers la vessie grâce à des remèdes diurétiques, et chercher à la diriger vers le bas, par le bas-ventre.

J'essayai cette méthode pendant les sept jours consécutifs qui suivirent son évacuation massive. Et pendant ce temps Boéthos demandait à tout notre groupe et à chacun de nous en particulier de concevoir une méthode de traitement. Alors moi, je le pris à part, à l'écart des serviteurs et des amis qui se trouvaient dans la maison et je lui tins en privé le langage que voici: 'puisque tu sais que jusqu'à ce jour je n'ai jamais connu d'échec, pas même une fois, dans mes entreprises médicales, considère en toi-même si tu me permets de faire ce que je veux dans l'affaire de ton épouse durant toute la durée des dix jours à venir. S'il y a une amélioration évidente à chacune de mes interventions, tu me laisseras après cela m'occuper d'elle le même nombre de jours une deuxième fois. S'il n'y a pas d'amélioration alors je renoncerai complètement à m'occuper d'elle'.

Il tomba d'accord tout de suite avec moi; et je commençai par la purger par le bas-ventre au moyen d'un remède hydragogue, puis lui donnai à boire une décoction d'asarum et de céleri.

Ceci fait, pendant les deux premiers jours de traitement, il n'y eut aucu-

ne trace de flux. Alors, le troisième jour, je lui donnai à nouveau un remède, une petite dose, qui pût par le bas-ventre la débarrasser de ce qui avait coulé dans la matrice, désireux de détourner cette humeur non seulement par les urines mais aussi par le bas-ventre. Par la suite, chaque jour, je lui fis des frictions au miel et lui massai le corps, d'abord avec des linges très doux, ensuite avec des tissus très rugueux également, et je lui donnai à manger des oiseaux de montagne et des poissons de roche. Au bout de quinze jours de ce traitement, il n'y avait plus de trace de la maladie; et Boéthos qui se rendit compte que j'avais fait plus que ce que j'avais promis me demanda d'achever complètement le traitement de son cas et de donner des instructions pour l'avenir pour que sa femme ne retombât pas dans le même état.

Lorsqu'à la fin du mois, elle eut tout à fait bon teint, qu'il ne lui manqua plus rien de son état naturel, et que n'apparaissait plus aucun signe de flux, Boéthos m'envoya quatre cents pièces d'or<sup>6</sup>.

Tout est bien qui finit bien pour les deux principaux partenaires, la malade et son médecin, ou plutôt le médecin et sa malade car la vedette est incontestablement Galien! Le sexe du sujet a incontestablement gêné le déroulement de la prise en charge. D'abord les rivalités à l'intérieur du corps médical se sont compliquées du fait de la position de force que tiennent les sages-femmes et les nourrices auprès des patientes. Les médecins étaient ravis de se montrer supérieurs à elles et de discuter entre eux, pour leur propre gloire plus que pour fonder la conduite à tenir. Cette affaire est aussi l'occasion de constater que le mythe de l'émancipation féminine à Rome, si cher à certains auteurs contemporains, ne se vérifie nullement. Mme Boéthos dont la vie est gravement perturbée n'est pas interrogée, semble-t-il, par le médecin qui préfère se renseigner auprès de ses autres thérapeutes. Il est extraordinaire vraiment que certaines questions n'aient pas été posées, notamment sur sa vie sexuelle et sur ses relations avec son mari: peut-être Galien considère-t-il qu'il faut ménager le mari, très puissant. Il est certain que le cas médical de cette très grande dame, en vue dans la haute société<sup>7</sup>, sa conduite et la conduite de son mari auront été abondamment commentés; il est certain enfin qu'un succès thérapeutique dans cette famille ne peut qu'avoir des retentissements considérables pour l'avenir mondain du praticien.

Notre troisième malade est aussi une grande dame, mais une dame qui en savait trop: victime déjà de *surinformation*, elle était à l'affût de symptômes plus ou moins imaginaires, qui lui gâchaient la vie. Cette culture iatrogène témoigne de la faiblesse de l'esprit humain, remarquable surtout chez la femme dont chacun connaît l'*impotentia* dite *muliebris*. Galien dans ce texte envisage différents types de crachement de sang et poursuit en prenant comme exemple pour être clair le traitement que

*je fis à Rome d'une femme de la haute société. Cette femme en effet avait entendu des propos tels que ceux qu'aujourd'hui nous avons tenus, sur les gens qui ont craché du sang en provenance des poumons, soit à cause d'un catarrhe soit à cause d'une toux violente.*

*Or comme elle avait elle-même au cours de la nuit craché un peu le sang, elle m'envoya chercher sur-le-champ, se prétendant prête à faire tout ce que je voudrais. Avant cet incident elle avait entendu dire également que si le malade n'est pas secouru sur-le-champ et énergiquement, avant que l'ulcération s'enflamme, rien ne pourrait être efficace; et que c'était là la cause de décès la plus fréquente chez ceux qui avaient craché le sang.*

*Je ne jugeai pas bon de la saigner, parce qu'elle était déjà restée à peu près sans manger à cause de son catarrhe.*

*J'ordonnai qu'on lui fit un clystère âcre, et qu'on lui frottât également les jambes et les bras aussi énergiquement que possible à l'aide d'un médicament échauffant; puis je lui bandai (les membres), lui rasai la tête et y appliquai le remède fait de fiente de pigeons sauvages.*

*Au bout de trois heures je la conduisis au bain, et je la lavai sans que rien de gras touchât sa tête; puis je couvris sa tête d'un bonnet de feutre bien ajusté, et en tenant compte de l'heure qu'il était je ne lui donnai que de la nourriture liquide, ayant proposé en outre quelques fruits d'automne non sucrés. Ensuite, comme elle était sur le point de s'endormir, je lui donnai le remède à base de vipère, préparé environ quatre mois auparavant. En effet alors dans ce médicament le suc de pavot est encore puissant, alors que dans celui qui est trop vieilli le suc perd son pouvoir. C'est pourquoi il est soporifique et assèche ces flux, en même temps qu'il épaissit légèrement. Quand le catarrhe eut complètement cessé, il fut clair, d'après la façon dont respirait la malade et d'après le bruit de la toux qui se produisit une fois, que les poumons avaient besoin d'être purifiés. Cependant je ne me résolus pas à cette mesure, du moins pas le second jour; mais sur mon ordre la malade resta au repos et garda un silence complet; je lui fis frotter et bander les membres et j'ordonnai aussi que toutes les autres parties du corps fussent frottées, sauf la tête car elle gardai encore la chaleur du mé-*

*dicament. Le soir je lui donnai à nouveau du médicament à base de vipère, une quantité que nous appelons un fève. C'était beaucoup plus que ce qu'elle avait reçu la veille.*

*Et comme cette nuit-là elle dormit bien, le matin du troisième jour je lui donnai une grande quantité de miel cuit et je la fis rester au repos. Plus tard dans la journée, je lui fis de la même façon frotter tout le corps et je lui fis donner à manger du jus de ptisane avec un petit peu de pain.*

*Puis le quatrième jour je lui donnai du médicament à base de vipère, mais dans toute sa force vu la date (de sa préparation) avec du miel d'excellente qualité. Sur sa tête je mis à nouveau du même médicament, qui échauffe et assèche beaucoup; puis je lui fis prendre un bain, lui donnai à manger mais pas trop; et le cinquième jour je me décidai à purifier désormais plus énergiquement ses poumons.*

*Et par la suite, à plusieurs reprises, de temps à autre, je fis usage pour sa tête du cérat habituel, lequel contient de la thapsie.*

*Quant aux soins du corps en général, ils étaient destinés à lui faire reprendre des forces: promenades balancées dans un véhicule, frictions, promenades à pied, pas de bain, alimentation modérée mais nourrissante. La femme en question se trouva donc rétablie sans avoir eu besoin de lait<sup>18</sup>.*

Nous raconterons enfin l'histoire d'une autre femme du monde, que Galien présente comme ayant un caractère vraiment insupportable, convaincue de la justesse de ses opinions, entêtée, inaccessible au raisonnement, désobéissante et n'en faisant qu'à sa tête: Galien dut recourir à un pieux mensonge et à une tricherie! En effet,

*une femme de Rome, du meilleur monde, avait de l'herpès sur la cheville; elle commença par faire usage du médicament aux algues; et très vite l'herpès se cicatrisa, mais la peau de la surface voisine de l'ulcère fut rapidement arrachée comme sous l'effet d'une écorchure.*

*Le remède lui fut appliqué de nouveau, et la peau voisine à nouveau fut ulcérée. Et cela ne cessait de se produire, et petit à petit l'ulcération arriva au genou, la femme étant prête à tout supporter plutôt que d'être purgée par le remède cholagogue.*

*Et donc, ce qui se produit habituellement en de tels cas, parce que la plupart des gens accusent des choses qui ne doivent pas l'être, (la malade) s'en prit au remède à base d'algues et ordonna qu'on lui en présentât un autre. Donc à la suite de cela nous utilisâmes le remède au vermillon. Mais comme ce remède lui aussi cicatrisait ce qui avait déjà été ulcéré, sans empêcher l'ulcération, le mal en était déjà venu presque à l'état de bubon,*

et la malade, contrainte par la nécessité, accepta de prendre du petit lait. Et nous, en cachette, nous y avons ajouté un tout petit peu de scammonée; malgré elle, nous la purgeâmes et nous la guérîmes<sup>9</sup>.

### Conclusion

Ce sont là des morceaux littéraires en fait très personnels, et non de ces récits de cas neutres auxquels nous a habitués la littérature médicale actuelle. Galien est au moins aussi présent que ses malades: bien que médecin, bien que convaincu de faire une description clinique, il montre surtout comment il a réussi par son astuce et sa compétence, souvent là où les autres avaient échoué. On en arrive ainsi après des pages et des pages à ne pas savoir exactement ce qui s'est passé de pathologique. Les textes montrent le médecin en tant que praticien et le médecin en tant qu'auteur beaucoup plus que la patiente en tant que personne et en tant que malade: pour ces quatre cas, nous ne connaissons pas de nom; seuls sont nommés deux des maris: les *propriétaires* concernés voient divulguée leur glorieuse identité. On ne saurait mieux dire que l'auteur n'a aucun souci du secret et que les noms qu'il ne cite pas n'en valent pas la peine. Désintéressé qui va de pair avec l'indiscrétion que Galien pratique très tôt dans sa carrière: l'histoire de la femme de Justus se déroule en 163, lors du premier séjour à Rome du médecin de Pergame, qui est encore jeune et n'a encore ni grande notoriété ni grand prestige. Dans son traité *De semine* Galien explique que pour éclairer ses idées sur le phénomène de la conception, il a voulu se renseigner auprès de femmes capables de s'observer: il avoue, avec une certaine coquetterie, qu'alors il a manifesté une *curiosité indiscrète*<sup>10</sup>. Admettons que, cette fois-là, ce fut pour le bon motif, mais dans les cas ici rapportés, cette curiosité est vraiment indiscrète et ne cherche pas toujours à éclairer un problème physiologique ou médical.

Cette indiscrétion appuyée peut créer de véritables problèmes de pudeur, purement psychologiques avec la femme de Justus mais aussi physiques avec la femme de Boéthos. Galien a parfois, en effet, des initiatives thérapeutiques assez scabreuses qui froissent la féminité: par exemple il fait des frictions, masse le corps - et en particulier le ventre - d'une femme de la très haute société, ce qu'un Laennec n'aurait pas fait. En considérant

les femmes comme des êtres encore plus mineurs que les enfants puisqu'elles le restent définitivement, en les soignant malgré elles, à l'initiative de leur tuteur de mari ou presque de n'importe qui, Galien manque d'élégance et de tact et finalement tombe dans les pièges que lui tend la féminité.

On aurait pu faire des remarques tendant à des conclusions analogues sur d'autres malades qui furent eux aussi autant de pièges pour le bon exercice de la clinique, mauvais malades au sens strict ou malades difficiles: l'enfant qui n'est pas autonome, l'enfant qui est *couvé*, le menteur, le simulateur, le toxicomane, le patient au caractère impossible, celui qui est vraiment trop bête, l'homme de très haut rang: Galien, rappelons-le, soigna l'empereur Marc-Aurèle et son fils Commode. Il nous a paru piquant de nous pencher sur la situation de celles qui appartiennent au sexe alors indiscutablement faible et dont les particularités ne font qu'accentuer les difficultés de la relation malade-médecin.

### BIBLIOGRAPHIE ET NOTES

#### Bibliographie générale:

- BARNES J., *Galen on logic and therapy*. In: KUDLIEN FR., DURLING R.J. (Eds), *Galen's method of healing*. Leiden, 1991, pp. 50-102.
- GARCÍA-BALLESTER L., *La historia clínica en la patología galénica*. Medicina Española 1970; 63: 155-160.
- ID., *Galeno en la sociedad y la ciencia de su tiempo*. Madrid, 1972.
- ID., *Galen as a medical practitioner: problems in diagnosis*. In: NUTTON V. (ed.), *Galen: problems and prospects*. London, 1981, pp. 13-46.
- ID., *Soul and body. Disease of the soul and disease of the body in Galen's medical thought*. In: MANULI P. - VEGETTI M. (eds.), *Le opere psicologiche di Galeno*. Napoli, 1988, pp. 117-152.
- ID., *Galen as a clinician: his methods in diagnosis*. In: HAASE W. - TEMPORINI I. (eds.) ANRW, 37, 2, Berlin, 1994, pp. 1636-1671.
- GAROFALO I., *Il principe e il medico*. Annali della facoltà di Lettere e Filosofia dell'Università di Siena, 1990; 9: 291-299.
- GOUREVITCH D., *A propos de la simulation dans l'Antiquité: Galien et sa monographie princeps Quomodo morbum simulantes sint deprehendendi libellus*. Médecine légale et expertise médicale, 1975; 1: 13-18.
- EAD., (en coll. avec M. Gourevitch), *La mauvaise foi du toxicomane*. L'Évolution psychiatrique 1983; 48: 587-591.
- EAD., (en coll. avec M. Gourevitch), *Un enfant boulimique*. L'Évolution psychiatrique, 1983; 48: 853-857.
- EAD., *Le triangle hippocratique dans le monde gréco-romain. Le malade, sa maladie et*

son médecin. Paris - Rome, 1984.

EAD., *Le mal d'être femme. La femme et la médecine dans la Rome antique*. Paris, 1984.

EAD., (en coll. avec Mirko Grmek), *Medice, cura te ipsum. Les maladies de Galien*. Études de lettres (Lausanne), 1986; 45-64.

EAD., *L'esthétique médicale de Galien*. Les études classiques 1987; 55: 267-290.

EAD., *Galien, médecin décideur*. Prospective et santé. La clinique demain, 1988; 46: 81-88.

EAD., *Affectif et cognitif. Étude de quelques cas galéniques*, in: H. GRIVOIS, (ed.) *Affectif et cognitif dans la psychose*. Paris, 1993, pp. 27-37.

NUTTON V. ed. et comm., *Galen, On prognosis*. CMG, V 8,1, Berlin, 1979. PEARCY L.T., *Diagnosis as narrative in ancient literature*. American Journal of Philology, 1992; 113: 595-616.

1. *De sanitate tuenda* V 1, K. VI 307.

2. Nous saurons que c'est la femme de Justus. Ce dernier pourrait être, selon Nutton (bibliographie, note p. 186) le dédicataire du *De partibus artis medicativae*.

3. C'est un classique qui répète la vieille histoire de Stratonikè, d'Antiochus et d'Érasistrate, pour laquelle cf. notamment le non moins classique article de MESK J., *Antiochos und Stratonike*. Rheinisches Museum 1913; 68: 366-399; et GAROFALO I. (ed.), *Erasistrati fragmenta*. Pisa, 1988, pp. 66-69.

4. *De praenotione ad Posthumum* 6, K. XIV, 626.

5. *De praenotione ad Posthumum* 6, K. XIV, 631-634.

6. *De praenotione ad Posthumum* 8, K. XIV, 641-647.

7. Cfr. une situation analogue chez Celse, Pr. 50, trad. Serbat (CUF), dans le cas d'une forme de prolapsus, considérée comme une maladie nouvelle: *Mon avis est qu'ils n'ont rien tenté parce que, s'agissant d'une personne de condition brillante, aucun ne voulut, avec une conjecture personnelle, prendre le risque de passer pour l'avoir tuée au cas où il ne l'aurait pas sauvée. Il est pourtant vraisemblable qu'en se débarrassant d'une crainte (verecundia) pareille, ils auraient pu trouver quelque chose, et que ce que l'un ou l'autre aurait tenté aurait peut-être donné un résultat.*

8. *De methodo medendi* V 13, K. X, 368-371.

9. *De methodo medendi* XIV 17, K. X, 1007-1008.

10. ...ὡς μὴ μεταγνῶναι τῆς πολυπραγμοσύνης (*De semine* I 1, K. IV 514)

Correspondence should be addressed to:  
Danielle Gourevitch, 21 Rue Béranger - 75003 Paris, F.

Articoli/Articles

IL PAZZO E IL SUO MEDICO

FABIO STOCK

Università di Salerno, I

SUMMARY

THE MAD MAN AND HIS DOCTOR

*There weren't specialist physicians for mental diseases in Antiquity, but mad men were usually attended to by doctors from the time of Hippocrates to Late Antiquity. The therapies were generally physical (pharmaceutical and dietetic), but some schools of medicine (Asclepiades, Celsus, Caelius Aurelianus) took into consideration the psychological behaviour and experimented with a sort of relational therapy of madness.*

1. La medicina ippocratica, come è stato osservato, non comprende una psicopatologia<sup>1</sup>. Ciò non significa, va però precisato, che il medico del V sec. a.C. si disinteressasse di questo tipo di patologie: nei casi clinici proposti nelle opere ippocratiche troviamo frequentemente descritti sintomi e condizioni di tipo psicopatologico, quali deliri, depressioni, stati di agitazione, fobie, allucinazioni ed altro ancora. Questi sintomi non sono però funzionali alla diagnosi, che presupporrebbe appunto una psicopatologia, ma alla prognosi, cioè alla previsione dell'andamento della malattia che ha colpito il paziente. Questo approccio, tipico del medico ippocratico, porta ad una selezione dei sintomi diversa da quella propria dell'operazione diagnostica, per cui numerose delle osservazioni sullo stato di coscienza e/o sul comportamento del paziente presenti nelle descrizioni ippocratiche non sono in realtà di interesse psicopatologico, ma riguardano manifestazioni secondarie della malattia: il delirio, per es., frequentemente è di natura febbrile, nel quadro delle patologie più

*Key words:* Madness - Ancient Medicine.